# LE TEMPLE
# DE
# LA VÉRITÉ.



Quoi ! Rome & l'Italie en cendre
Me feront honorer Sylla ! .
J'admirerai dans *Alexandre*
Ce que j'abhorre en *Attilla* !

ROUSSEAU.

1790.

# PRÉFACE

## COURTE,

*Mais très-importante à lire.*

UNE Préface eſt ordinairement une petite amande honorable faite par l'amour-propre. Je déſirerois mettre ici le mien à couvert, en rappellant que, dans un tems de Révolution, on doit placer ſon goût comme ſa conſcience à l'*ordre du jour*. Je voudrois encore couvrir ma médiocrité de l'impoſſibilité où l'on eſt en voyageant rapidement d'avoir toutes les commodités néceſſaires pour faire de l'eſprit, mais j'ai peur qu'on ne me réponde qu'on peut ſe diſpenſer d'en faire, & certes le Public gâté par l'éloquence naturelle des *Goutte*, des *Lameth*, des *de Croy*, a le droit de ſe montrer difficile.

Je m'explique donc clairement, & j'avertis tout Lecteur délicat, qu'il se trompe fort s'il croit trouver ici un de *Lille* ou un *Boufflers*, je ne suis qu'un bon *Patriote*, ce qui dispense d'avoir de la grace & du talent, & je déclare sans feinte que les vers qu'on va lire, sont des vers *libres*, mais *libres* comme notre sublime Constitution, c'est-à-dire *mauvais*.



# LE TEMPLE
## DE
## LA VÉRITÉ.

A tout eſprit il n'eſt donné
De repouſſer un beau menſonge;
Le vrai ſe voit abandonné
Pour les erreurs d'un heureux ſonge.
Le fard ſouvent eſt préféré
Au doux éclat de la nature,
Et plus d'un ſage eſt égaré
Par l'art ſavant de l'impoſture.
L'erreur alors nous fait gémir,
Elle eſt l'objet de l'indulgence;
Si ſes vœux l'on ne peut offrir
A l'eſprit faux, à l'ignorance,
Le mal ſe peut au moins couvrir

Des motifs de la confcience.
Mais quand l'erreur n'a pour appui
Que les forfaits & l'impudence;
Quand l'impofteur appelle à lui
Le brigandage & la vengeance;
Quand le fophifme eft remplacé
Par le poignard ou la potence;
Lorfque l'honneur eft expofé
A la menace, à l'indigence,
Cet art groffier n'eft pas celui
Qui peut féduire une ame honnête.
Que de remords, hélas! s'apprête
L'intriguant qui lui fert d'appui!

Auffi *Pauline*, fatiguée des menfonges que l'on imprime, que l'on chante, que l'on déclame, que l'on donne, que l'on vend dans Paris, me propofa-t-elle l'autre jour de fuir les lieux infectés par l'erreur, & de nous retirer au moins pendant quelque tems dans le Temple de *la Vérité*. *Pauline* craint peu de s'approcher de cette Divinité févere.

Son teint fi frais lui vient de la Nature;
Son doux regard exprime avec candeur
Le fentiment qui pénetre fon cœur:
Un ton naïf eft la moindre parure
Des traits faillans de fon folâtre efprit.
Feindre feroit pour Pauline impoffible:
A la gaieté fans art elle fourit,
Et le malheur toujours la voit fenfible.

Ces traits enchanteurs peuvent-ils craindre d'être éclairés par le flambeau de la Vérité?

Le grand jour ſied à la vertu;
La nuit eſt l'élément du vice :
Aujourd'hui tout eſt confondu,
Et la franchiſe, & l'artifice.

Je ne pouvois prendre mon parti ſur ce voyage avec autant de confiance que *Pauline*. Que la lumiere pénetre dans mon cœur, lui dis-je, je ne crains pas d'en voir éclairer tous les replis à vos yeux; mais ſi l'illuſion vous fait trouver en moi quelque charme imaginaire, ſi le flambeau de la vérité doit détruire à vos yeux toutes les erreurs, devez-vous chercher à acquérir des lumieres nouvelles aux dépens de mon bonheur? Diſſipes cette crainte injuſte, me répondit *Pauline*.

Tu connois mal la vérité :
Ah! crois que ſa ſévérité
Ne peut frapper que ſur le crime.
Pour ménager la tendre eſtime
Qui, des cœurs, forme le lien,
La vérité trouvera bien
Quelque moyen doux & facile
De raſſurer ton cœur docile.
Graves-bien ces mots dans ton cœur :
Tout preſtige n'eſt pas menſonge;

Et celui qui fait mon bonheur,
Ne ſauroit paſſer pour un ſonge.

Raſſuré par ce Diſcours de l'être qui connoît le mieux le caractere & les charmes de la Vérité, je conſentis à l'accompagner dans ce voyage. Notre premier ſoin fut de nous aſſurer d'un Guide qui pût diriger notre marche. Le Temple de la Vérité n'eſt point ſi facile à trouver qu'on le penſe : un ſeul chemin y conduit, tandis que mille routes larges & ſemées de fleurs en détournent. Dès que notre projet de voyage fut connu, cent Guides plus preſſans les uns que les autres, ſolliciterent notre confiance.

D'abord vint la *Philoſophie* ;
Elle paroît avec orgueil,
Et traitant tout de rapſodie
Ne croit bien ſûr que ſon coup-d'œil ;
Mais tant d'eſprits à vains ſyſtêmes
Se la diſputaient tour-à tour,
Que nous craignîmes pour nous-mêmes,
Les voyant s'égarer de détour en détour.

Elle nous parut très-propre à diriger les Académies qui craignent tant de s'approcher de la *Vérité*, que même les ſalaires de leurs Savans, elles ne les acquittent qu'en jettons.

Une femme d'un air cinique
Se préfente à nous hardîment ;
Elle portoit pour vêtement
De vieux haillons & du clinquant :
C'étoit, je crois, la *Politique.*
Son front livide, un corps meurtri,
Saignant encore d'une bleffure,
Ne pouvaient nous offrir auffi
Qu'une marche trifte & peu fure.

Madame, lui dis-je, quand on veut ainfi fe charger de conduire les autres, il ne faudroit pas paroître avec des traces auffi fenfibles de fes chûtes & de fes malheurs. Ce font des bagatelles que cela, me répondit-elle, j'en dirige des millions qui ne fe dégoûtent pas pour fi peu de chofe. Nous crûmes devoir être plus difficiles ; & tandis que nous repouffions cette folle mutilée,

Je vis paroître un jeune enfant;
Il vint à nous en gambadant :
Un minois frais, un air riant,
Son œil frippon, mais féduifant :
Tout en lui me parut brillant ;
Il paffa très-rapidement
Sur l'article du compliment,
Et puis nous dit ingénuement :
On vous aura probablement
Dit que je fuis un garnement ;
Qu'on voit peu de fage maman
M'accueillir d'un air confiant ;

Que des cœurs je ſuis le tyran,
L'auteur de tout égarement,
Mais tout ça n'eſt qu'un vieux roman :
On ſait qu'on parle conſtamment
Du vrai mérite méchamment.
Je viens d'apprendre en ce moment
Que vous changez de logement :
C'eſt ſans doute l'amuſement
Que vous cherchez en voyageant ;
Repoſez-vous ſur mon talent,
Si vous voulez marcher gaiement.
Mon cœur alloit déjà battant :
Je répondis en ſoupirant :
Monſieur eſt par trop obligeant;
Si j'étois maître, aſſurément
Vous auriez le gouvernement
De ma perſonne dès l'inſtant :
On doit marcher heureuſement
Avec un Guide ſi charmant;
Mais voyez, je ſuis conſtamment
Très-ſoumis au commandement
Du jeune objet ici préſent ;
Faites-lui goûter l'argument
Qui m'entraîne décidément.

*Pauline* étoit muette & interdite; je n'aurois jamais cru qu'un jeune enfant pût avoir autant d'influence ſur la raiſon & la ſageſſe ; *Pauline* eût peut-être été ſéduite comme moi, ſi l'étourdi ne l'eût abandonnée à ſes réflexions pour courir après un papillon & cueillir quelques

fleurs. Après un combat intérieur, *Pauline* me fit obſerver tout le danger qu'il y avoit à choiſir un pareil Guide.

Vois ſon air léger, me dit-elle ;
Doit-on eſpérer ſur ſon aîle
D'arriver à la Vérité ?
Le papillon incertain, peu fidèle,
Ne peut ſuivre un chemin de nulles fleurs planté,
Et ce perfide enfant gâté
Le prend toujours pour ſon modele.
L'Amour ne fait que voltiger,
Il ne ſauroit ſe diriger.
Le bien pourroit-il le ſéduire,
Quand au hazard il ſe laiſſe conduire ?
Avec quel ſoin en ce moment,
Son bandeau fatal il nous cache :
On s'égare immanquablement,
Quand aux aveugles l'on s'attache.

J'avois été trop ſéduit par la propoſition de ce jeune enfant, pour ne pas trouver cette morale beaucoup plus belle qu'agréable. Après avoir quelque tems voltigé dans la campagne, l'Amour revint à nous chargé de fleurs. Que leur parfum me parut délicieux !

Pauline prit d'un air diſtrait,
Parmi ces fleurs la plus légère ;
Le jeune enfant d'un air coquet
S'applaudiſſoit du bon effet

Que ſur le cœur de la Bergere
Alloit produire ſon bouquet.

Mais quelle fut ſa ſurpriſe & ma douleur, lorſque Pauline le plaçant ſur ſes genoux, lui dit en ſouriant : mon enfant,

Si jamais de douces chimeres
Je puis entretenir mon cœur,
Je veux à vos aîles légeres
Laiſſer le ſoin de mon bonheur :
Chaque jour par des vœux ſinceres,
J'obtiendrai de vous quelque fleur :
Alors ſi des larmes ameres
Sont le fruit de votre rigueur,
Jamais des reproches ſéveres
Ne vous apprendront mon malheur :
Vous ne pouvez, dans mon voyage,
M'être d'aucun utile uſage :
En tous lieux l'ivreſſe vous ſuit,
Et le vrai trop ſouvent vous fuit.

*Pauline* rougit en prononçant ces mots ; elle preſſa l'Amour contre ſon ſein avec une émotion qu'elle ne put diſſimuler ; puis détournant la tête, elle le repouſſa d'une main légere. C'eſt ainſi qu'elle parvint à congédier ce Dieu ſans exciter ſa colere.

Il ſe choqua ſi peu de ſon refus,
Que, pour calmer ma profonde triſteſſe

Et ranimer mon vifage confus,
Il me remit aux foins d'une Déeffe
Dont le fecours adoucit le malheur :
Son air ferein produit la confiance
Au doux effet qu'elle fit fur mon cœur,
Je vis bientôt que c'étoit l'*Efpérance.*

L'Amour une fois congédié, le choix d'un guide me parut une chofe bien difficile. Combien furent repouffés fans examen !

Le *Bel-efprit* étoit venu ;
Il étoit fin comme une aiguille
De tous côtés il éparpille
Les traits piquans dont il pétille ;
Mais pour profond il n'eft tenu.
Depuis long-tems il regne en France ;
Il fent beaucoup, jamais ne penfe.
Comme la fleur qu'il tient en main,
Il ne voit point le lendemain.

Je commençois à défefpérer de notre voyage, lorfque *Pauline*, dont les yeux clair-voyans apperçoivent tout, diftingua dans la foule empreffée

Une jeune Divinité
Qui, dans fa modefte parure,
Ne peut avoir rien emprunté
Que des tréfors de la Nature.
Elle écoutoit avec bonté
Les longs difcours de la Science ;

Donnoit avec ſagacité
De bons avis à l'Innocence;
Supportoit par humanité
Les ſots propos de l'Ignorance,
Et repouſſoit avec fierté
Tous les écarts de l'Impudence.
Cette aimable Divinité
Qu'on nomme la *Simplicité*,
Se montre rarement en France;
Mais par un excès d'indulgence,
Le Ciel un peu moins irrité,
A permis que, pour ſon agence,
L'Anglais choiſit un Député
Que ſuit une jeune beauté,
Dont les regards pleins d'innocenee,
Le calme & la naïveté,
Par un ſuccès bien mérité,
Prouvent que l'on peut voir en France
L'autel de la *Simplicité*
De mille adorateurs encore fréquenté.

*Pauline* parla avec confiance à cette Divinité. Celle-ci ne ſe fit pas prier long-tems; elle auroit pu prétexter un engagement & nous réfuſer pour ſe donner un air affairé, mais

Elle ne connoît pas la ruſe
Qui déſoblige impunément.
Elle nous dit ingenuement:
Je n'ai rien ici qui m'amuſe
Et je vous ſuis inceſſament.

Vous allez voir une Déeſſe
Que je connois parfaitement;
Je ſuis ſa ſœur, & franchement
J'ai grande part à ſa tendreſſe.
La Force qui du même ſang
N'aquit auſſi, toujours défend
Sa ſœur dans la moindre détreſſe.
Mais c'eſt à moi le plus ſouvent
Que pour la voir chacun s'adreſſe.

Nous partimes tous les trois. Avant d'arriver au chemin qui conduit au Temple de la *Vérité*, nous fumes obligés de traverſer une vaſte plaine qu'on nous dit s'appeller le champ de l'*Incertitude* & de l'*Ignorance*.

Sur ce terrein brulant flotte la Populace.
L'Ignorance & l'Intrigue au gré de leurs deſirs
Agitent en tous ſens cette effrayante maſſe.
A d'horribles clameurs ſe joignent les ſoupirs
Et les funebres cris de ces triſtes victimes
Que traîne ſur ſes pas l'impunité des crimes.
C'eſt ainſi que la mer juſqu'en ſes fondemens
Voit les flots ſoulevés par la fureur des vents.
Cet élément fougueux, excité par l'orage,
Ne rencontre plus rien qui réſiſte à ſa rage.
Il ſemble ſe jouer des plus péſans vaiſſeaux;
Il frappe de terreur pilote & matelots.
La vague en maſſe énorme abandonne la terre
Et ſe joint en grondant aux éclats du tonnerre.
Les chocs, les froiſſemens briſant tous les agrès,
Du paſſager plaintif étouffent les regrets.

Tout annonce l'horreur du plus affreux nauffrage;
Déjà mille débris flottent fur le rivage.

Rien ne m'a j'amais paru plus horrible que le tableau que nous avions fous les yeux.

Tantôt en groupes divifé,
Contre les efforts de l'intrigue
Auxquels il étoit expofé,
Ce Peuple n'offroit point de digue.
Ici par d'effrayans dangers
On voyoit la *terreur* panique,
Souffler dans ces efprits légers
Une frayeur tragi-comique.
Plus loin par fon cruel poifon
Du Peuple infectant la raifon,
L'on remarquoit la *Calomnie*
Qui toujours vit dans l'infomnie.
Ailleurs au fort de la moiffon
La *Famine* maigre & livide
Faifant du pain avec du fon,
Rendoit bouillant le plus timide:
Ici s'entendoit le débat
De la *Faim* & de l'*Opulence*.
L'*Envie* armoit contre l'*Eclat*
Tous les bâtons de l'*Indigence*.
Par-tout la *Sottife* agitoit
Cette trifte foule automate;
Son cri de raliment étoit
Le nom bannal d'*Ariftocrate*.
Enfin quand chaque paffion
A remué la Populace,

Se montre la *Sédition*
Qui la réuniſſant en maſſe,
Lui donne un cours impétueux.
Elle détruit les édifices,
Et par-tout allume des feux
Que l'enfer ſeul trouve propices.

*Pauline* effrayée de ce ſpectacle hideux, fut plus d'une fois tentée de revenir ſur ſes pas; cependant ſoutenue par ſon courage & par ſon amour pour la *Vérité*, elle continua ſa route ſous la protection de notre guide, qui ſeul peut traverſer ſans danger cette horde barbare. Le cœur déchiré, nous marchions au milieu des clameurs de la *Déraiſon* & de la *Cruauté*. Par-tout nous voyons un Peuple ſéduit

Frapper dans ſon égarement
D'un trait mortel la *Bienfaiſance*,
De ſes mains déchirer ſon flanc
Et ſe vouer à l'*Indigence*.

Déjà nous approchions de l'extrêmité du champ de l'*Ignorance*, où le chemin qui conduit au Temple de la *Vérité* ſe ſépare de la route large qui mene à l'antre du *Menſonge*. C'eſt-là que nous apperçumes *Ma...at*.

Ecrivant ſur une potence
Avec du ſang une ſentence

Pour favoriſer la licence ;
Voulant traiter de ſotte enfance,
La trop tardive prévoyance
Qui pour tranquiliſer la France
Oſa reprimer la démence
Et fit reſpirer l'innocence.

Il parloit au Peuple avec une grande chaleur, il lui prêchoit le crime, & le Peuple l'écoutoit avec un véritable intérêt. Près de lui *C... es.*, *des M.... ns.*

Dans ſes mains balançoit
La funebre lanterne,
Sur ſon cœur la preſſoit
Et puis la décraſſoit
Quand elle étoit trop terne.
*La... th* environné de l'éclat du pouvoir
Paſſoit en ce moment, *C.... le* ſe proſterne
Et du triſte fanal faiſant un encenſoir,
A grands coups de lanterne
Flatte des Jacobins l'ornement & l'eſpoir.
*La... th* avec grandeur reçoit ce doux hommage,
S'appuyant ſur du *P... t* avec lui le partage.
Ces civiques amis viennent baiſer ſa main
Et prennent de l'erreur le ſpacieux chemin.

Les *bravo*, les *vivat* ſe font entendre ; la voix du patriotiſme national frappe les airs, & chacun tremble d'effroi.

Soudain *G....at* accourt à la clameur civique;
Il préparoit obſcurément
Sa plume accademique
Au grand événement
Qu'un Auteur famélique
Saiſit avec empreſſement.
*Marat*, dit-il d'un ton patriotique,
Ne peut être pou nous qu'un folâtre Ecrivain,
Aſſez bon pour un coup de main.
Mais moi je prends le ſens philoſophique
Des attentats & des brigands.
A *Deſmoulins* je fais la nique,
Et ſuis l'Oracle de mon tems.

Cependant comme il n'eſt pas donné à tous les Philoſophes, ainſi qu'à *Céſar*, de penſer & d'agir en même tems, le ſublime *G... at* vit avec peine que ces Héros qui venoient de le devancer dans la carriere, marchoient ſi vîte dans le chemin de l'*Erreur*, qu'il lui ſeroit difficile de les ſuivre & *de prendre ſur le fait* leur Patriotiſme & leur Philoſophie. Dans l'embarras où il ſe trouvoit,

Un Dieu malin vint à ſon aide
Et fit paroître un jeune *Aliboron*
Qui dans un coin dévoroit un chardon;
Contre la faim triſte remede!
Le Grand *G... at* y voit très-mal;
En tatonnant, l'Auteur s'apprête
A ſe hiſſer ſur l'animal,

Et prend la croupe pour la tête.
Au premier coup de l'éperon
Le pétulant *Aliboron*
A contre fens *G... at* entraîne
Au milieu de la trifte plaine,
Où la *Sottife* fe démene.
Quelques amis par des holà
Veulent calmer la jeune bête ;
Mais *Camus* & *Bouche* font là
Qui protegent ce coup de tête.
Laiffez voler ce Conquérant,
S'écrient les deux Patriotes ;
C'eft pour un fujet très-preffant
Qu'il va déchiret fes culottes.
Pour la conquête d'*Avignon*,
Le Grand *G... at* fur fon ânon
Va traverfer toute la *France*.
Que le ciel lui donne affiftance !

*Pauline* & moi penfames que les malheureux *Avignonnois* arroferoient de leurs larmes & de leur fang la couronne de lauriers dont le Grand *G... at* alloit ceindre fa tête.

L'Hiftoire des humains en pareils faits abonde.
La gloire de *Céfar* fit le malheur du monde.

Mais quelles triftes idées s'éleverent dans notre efprit, quand nous remarquames de quelles foibles circonftances dépendent le bonheur ou le malheur des hommes. Si le grand

*Ga..at*

G... *at* avoit eu ſes lunettes, il n'auroit jamais fait ce glorieux, mais affligeant voyage.

Cependant un ſpectacle plus doux frappoit nos regards & conſoloit nos ames. Une foule de Citoyens aiſés autant que paiſibles, qui penſoient qu'un Marchand n'a pas beſoin pour ſon Commerce de ſavoir faire l'exercice, & qui rougiſſant de l'orgueil des Banquiers, des Avocats & des Philoſophes, ne croyoient pas qu'il fallût être *Duc* & *Pair* pour être libre, cette foule nombreuſe ſuivoit avec fermeté le chemin de la *Vérité*; elle étoit guidée par le *bon ſens* & l'*amour de l'ordre* : *Malouet* marchoit au premier rang.

En gémiſſant, ſur chaque Auteur
Avec mépris il lance
Un regard plein d'horreur,
Et d'un pas meſuré s'avance
A travers les poignards & malgré le poiſon ;
Moyens affreux que brave ſa raiſon.

Nous ſuivîmes de près cette foule intéreſſante. Si le chemin nous parut offrir quelques obſtacles à vaincre qui retardoient la marche, l'air au moins y étoit plus pur ; l'ame y devenoit plus ſereine, & nous ne voyons qu'à une diſtance raſſurante l'affreux tableau qu'offroient

ſur le chemin de l'*Erreur* les hommes entaſſés, & agités dans tous les ſens par la violence des paſſions.

A peine avions-nous fait quelques pas ſur ce chemin que nous rencontrâmes un grouppe que les circonſtances rendoient intéreſſant pour nous. *Calonne*, *Brienne* & *Necker* venoient de ſe rencontrer.

*Calonne* encor léger
Arrangoit ſa coëffure,
Et cherchoit à changer
En galante parure
L'air de Magiſtrature
Qu'avec peine il endure.
Le *Cardinal* embarraſſé,
N'avoit aucune contenance,
Il paroiſſoit tout harraſſé
Des fatigues de la Finance;
Son œil n'eſt point encor laſſé
De pleürer les maux de la France.
Le Patelin *Necker* ſur le genou pointu
De ſa *chérie & vertueuſe femme*,
Se repoſoit, mollement étendu.
Pour l'endormir, la génereuſe Dame
Le balançoit ſans bruit ſur ſon genou,
Et recevoit ſa tête ſur ſon cou.

Leur converſation fut pour nous du plus grand intérêt.

C'étoit un dialogue,
Comme les font les Trépaſſés,
Ou bien c'étoit le monologue
De nos Miniſtres déplacés.
Le vrai ſe dit ſans qu'on y ſonge,
Sur ce chemin de *Verité*;
Et plus d'un homme eſt arrêté,
Sans le prévoir, pour un léger menſonge.

Calonne attaquoit ſes deux rivaux, & leur reprochoit en riant; à l'un, au lieu de ſe préſenter en qualité de Réformateur, d'avoir voulu ſe faire Financier; à l'autre, au lieu de reſter Financier, de s'être fait Légiſlateur. Accablés ſous le poids de la *Vérité* & de l'*Expérience*, les deux Ex-Miniſtres voulurent, pour répondre aux argumens de *Calonne*,

L'entretenir de gaſpillage.
*Calonne* trouva bien plus ſage
De continuer ſon voyage,
Voulant offrir à la Divinité
Son amour pour ſon Roi, ſa grace & ſa gaieté.

Ses deux Confreres ſuſpendirent leur marche. Le *Cardinal*, avant de ſe préſenter au Temple de la *Vérité*, vouloit rendre un compte exact des immenſes travaux qu'il doit avoir préparé depuis vingt ans dans ſon cabinet.

Il faut auſſi que le Génevois donne
Un compte précis, ſans erreur ;
A notre Roi, de ſa Couronne ;
A la *France*, de ſon bonheur.

En avançant nous parvînmes à un point de la route, où le chemin de l'*Erreur*, par une ſinuoſité, s'approchoit infiniment de nous.

Tout-à-coup ſur un monticule
Nous découvrons le *Ridicule*,
Qui, par maints tours, divertiſſoit
La foule qui l'applaudiſſoit.
Je ſentis bien que ma *Pauline*,
Dont l'humeur eſt toujours badine,
Voudroit connoître le ſujet
Qui, tant de monde, faiſoit rire.
Elle s'élance où ce deſir l'attire.
Mais quels éclats ! le ventre de *Target*
Etoit le monticule
Qui ſert au *Ridicule*
De tretaux, de baſcule,
Pour faire tous ſes tours.
Cet Avocat finit ſes jours
Au milieu des éclats de rire
Que ſon nom ſeul inſpire
A la fine ſatire.
Qu'il goûte en paix cette félicité
Que tout eſprit ſage s'accorde,
A trouver dans le calme & la tranquillité
Que ſuivent l'union, la paix & la concorde.

Après nous être amufé pendant quelque tems à contempler ce monument funebre élevé à la gloire du *pere* & *mere* de notre fublime Conftitution, nos regards fe fixerent

Sur trois *Princeffes combinées*,
Par nos grands troubles détrônées;
Elles avoient toutes les trois
L'efprit & le cœur aux abois,
De l'air brutal dont l'Affemblée
Avoit reçu le Bulletin,
Que de fa tête bourfoufflée,
Le grand *Necker* un beau matin,
Malgré fa femme défolée,
Avoit envoyé de *St.-Ouin*.

L'objet le plus intéreffant pour les *trois Princeffes* étoit de favoir s'il falloit examiner l'affaire comme une queftion de fenfibilité ou comme un point de morale. Effectivement, d'un côté, un homme malade du chagrin de n'avoir pu éviter à l'Affemblée la peine de gouverner l'*Empire* des *François*, & dont le Bulletin eft accueilli avec autant de froideur par fes enfans chéris, étoit bien fait pour exciter la fenfibilité la moins exagérée; de l'autre, l'inconftance & la légéreté des Peuples, l'inftabilité de l'opinion, le néant de la gloire, les malheurs de l'ambition, étoient des fujets

de morale propres à développer la plus ſublime métaphyſique. *Les Princeſſes* traitoient ſur la route ces queſtions intéreſſantes : c'étoit leur morceau de réception pour ſe préſenter au Temple de la *Vérité.*

Elles étoient fort mal traînées ;
Quand la *Boîteuſe* au *naturel*
Abandonnoit ſes deſtinées ,
Elles approchoient de l'Autel
Où ces Princeſſes combinées ,
Diſoient vouloir être menées ;
Mais pour un pas fait en avant ,
Douze ſe faiſoient en arriere ,
Toutes les fois qu'une autre Douairiere
Se chargeoit du gouvernement.

Il exiſte peu de Cocher qui pût ſe flatter de conduire de front le *Naturel* & l'*Exagération*. Au moment où nous paſſâmes, une réflexion piquante produiſit un mouvement d'exaltation qui fut pour l'*Exagération* ce qu'un coup de fouet eſt pour une jument fringuante ; par un de ces ſoubre-ſauts qui n'étonnent jamais mais qu'on ne ſauroit prévoir , elle fit reculer la caroſſée de vingt pas , & nous fûmes preſque renverſés du choc.

Lorſque par ce mouvement rétrogade des *Princeſſes* , nous ne fûmes plus à portée d'en-

tendre leur vive & bruyante converſation, nos oreilles furent frappées d'une muſique extraordinaire.

Ce bruit pour nous étoit nouveau ;
Les ſons formant cette harmonie,
Quoique frappés ſur un ton faux,
Ne manquoient pas de mélodie.

La *Simplicité* s'apperçut de l'embarras qu'avoit *Pauline* pour découvrir ce que pouvoit être cet étrange concert. Elle lui expliqua alors que les murs du Temple de *la Vérité*, avoient la propriété de repouſſer avec beaucoup de force les faux-ſermens des amans, les proteſtations trompeuſes des Courtiſans, les déclamations patriotiques des Avocats, les conſeils déſintéreſſés des Agioteurs, les principes ſoi-diſant Monarchiques du *Club* de 89, ainſi que tous les honnêtes menſonges qui trompent les hommes. Ce concert, ajouta-t-elle, n'eſt point troublé par le langage des *Jacobins* ; leurs coupables hurlemens ne ſe dirigent point ſur le Temple de la *Vérité*, & ne ſauroient plaire qu'aux ſourds & aux aveugles.

Cette explication donna beaucoup d'agitation à *Pauline*.

D'une oreille attentive,
Décompofant les fons,
Dans fa recherche active
Elle comparoît tous les tons.

Je devinai fon projet; & après lui avoir donné tout le tems néceffaire à fes recherches, je lui demandai fi, dans cette foule de fons confondus, elle avoit reconnu ma voix. *Pauline* rougit,

Et par ce modefte langage
Mon cœur fut bien plutôt inftruit,
Que ne l'eût fait le verbiage
De mainte femme bel-efprit.

Au milieu de cette très-bruyante mufique, nous vîmes paroître un Courtifan qui doit à lui feul conferver l'efpece. Il portoit fous fon bras des mémoires en faveur des mandians, & fur fa poitrine un *St.-Efprit* de Diamans.

Chaffé du Temple, il lui tournoit le dos,
Et d'un air fat bégayant quelques mots,
S'en revenoit comme un foudre de guerre.
Je n'avois pas là grande affaire,
Dit ce Héros; pour parler fans myftere,
Je defirois faire ma cour
Au Roi qu'on y voit chaque jour;

Mais ſans raiſon devant la porte
N'ont-ils pas mis un fier Soldat ?
Si c'eût été quelqu'Avocat,
M'auroit-il chaſſé de la ſorte?

Comme il finiſſoit ces mots, une bouffée de vent fit rouler à nos pieds des milliers de cocardes enlacées. Ces frêles rubans que le vent promenoit avec tant de facilité, étoient chargés du redoutable patriotiſme du ſieur d'O....s & les roſettes fléchiſſoient, pour ainſi dire, ſous le poids dont elles étoient accablées. Je crus que *Pauline* alloit en ramaſſer quelques aunes pour ſe faire une garniture, mais elle y renonça bientôt, quand elle vit que ce ruban étoit crotté à faire horreur. Ce qui n'étoit pas étonnant vu la maniere dont il voyage.

Pendant que nous cherchions à nous dépétrer de ces cocardes, le ſon d'une trompette guerriere nous fit lever la tête ;

A nos yeux étonnés paroît la Rennmmée
Dirigeant ſon vol dans les airs,
Et des exploits de notre Armée
Allant inſtruire l'univers.
Sa trompette annonçoit *la Gloire*,
Qui, dans le char de *la Victoire*,
Conduiſoit l'immortel *Bouillé*
Au Temple de la *Vérité.*

Ce Général, fidele compagnon d'armes, pour partager avec ſes Troupes les honneurs du triomphe comme elles avoient partagé avec lui les dangers du combat, s'étoit placé ſur le char entre un de ces intrépides Gardes-Nationaux & un de ces Soldats fideles qui, au prix de leur ſang, avoient rendu le calme à *Nancy*, livré aux horreurs du brigandage & de la révolte.

*Pauline* à leur paſſage
Leur rendit un hommage
Flatteur pour le courage.
En tous tems le ſuffrage
Qu'à la fleur de ſon âge
Donne une femme ſage,
Le Guerrier encourage
A braver le carnage ;
Et par un noble uſage
Femme au gentil corſage
Préférera l'hommage
Qu'on fait qu'elle partage
Avec le Dieu ſauvage
Qu'honore le courage.

Les honneurs rendus à ces Vainqueurs par *Pauline* & les honnêtes gens, aigrit le fiel d'un groupe *Jacobite*, qui ſe mit à vomir ſur les Pacificateurs de la *Lorraine* un torrent d'inju-

res & de calomnies; mais *Bouillé*, qui ne croit pas que l'honneur d'un grand homme doive dépendre du poiſon des ſcélérats, écoutoit d'un air ſerein gronder l'orage, prêt encore à verſer ſon ſang pour un Peuple ingrat. C'eſt ainſi que

*Le Nil a vu ſur ſes rivages*
*Les noirs habitans des déſerts*
*Inſulter par leurs cris ſauvages*
*L'Aſtre brillant de l'univers.*
*Cris impuiſſans! Fureur biſarre!*
*Tandis que ce Peuple barbare*
*Pouſſoit d'inſolentes clameurs,*
*Le Dieu pourſuivant ſa carriere,*
*Verſoit des torrens de lumiere*
*Sur ces obſcurs Blaſphémateurs.*

La multidude de perſonnages que nous rencontrions ſur la route, rendoit notre marche très-lente. Nous venions de hâter le pas, lorſque notre curioſité fut excitée par la vue d'un homme dont le viſage cicatriſé, reſſembloit à ces rochers hideux ſillonnés par la foudre. Il agitoit avec fureur une énorme criniere, ſemblable au taureau qui, ſe préparant au combat, frappe la terre de ſon large front & la fait voler en pouſſiere.

De clerc-à-maître avec la *Vérité*
Il vouloit faire un marché très-févere.
Il lui difoit : *tant tenu*, *tant compté*,
Pour vous je suis à ce prix là, ma chere.
Dans ce bas monde il faut fuivre fon fort,
Obfervoit-il avec beaucoup d'audace,
Mon talent eft l'ami du coffre-fort,
Je fuis toujours un fot pour la beface.

Il accueillit d'un rire fardonique la *B...e d. S...l* qui paffoit en ce moment.

Du haut d'un char fragile,
Et fans précautions,
Elle menoit d'un air facile
Un grand attelage indocile
Qu'on nomme les *Prétentions*.

Vous avez beau fouailler vos bêtes, crioit cet homme d'un air malin, vous ne trouverez jamais le modele qui vous a devancé, & que vous fuivez à la pifte.

Sur fa route *Coigny* ne laiffe point de traces ;
Car il n'eft rien plus léger que les Graces.

Un brouillard épaix s'éleva du fein de la terre & déroba à nos yeux une partie des objets. Cet événement très-commun dans la faifon où nous voyagions, c'étoit le mois d'Oc-

tobre, nous contraria dans notre marche. Cependant,

A travers cet épais nuage
Je reconnus un Général
Qui, malgré le bruit infernal
Que fait un Peuple qui voyage,
Sommeilloit ſans penſér à mal.

La brume étoit ſi forte que nous ne pûmes découvrir de quel côté il tournoit ſon viſage, ni diſtinguer ſi la troupe qui l'accompagnoit,

Portoit ces armes hommicides
Qu'un jour le ſang des innocens
Rougit, ainſi que les ſerpens
Que nouriſſent les *Eumenides*,
Ou ſi c'étoit uniquement
Cette Garde ſûre & paiſible
Qui par ſa conſtance invincible,
Arrête le débordement
Des maux dont la triſte anarchie,
Par tant d'effroyables moyens,
Menace à chaque inſtant la vie
Des plus honnêtes Citoyens.

Le brouillard fut pour moi plus fatal que pour le reſte de ma petite caravanne. Comme je la devançois de quelques pas, marchant avec beaucoup de confiance, je frappai ma tête contre une baſcule qui étoit placée d'une ma-

niere très-incommode pour les voyageurs, puisqu'elle croisoit la marche de tout le monde & n'offroit d'agrément qu'à ceux qui en font usage. Quand je fus revenu de mon premier étourdissement, je reconnus placés sur les deux extrêmités de la bascule M. *M....ou* & l'*Ev.* d'*A...n.* Ces MM. me parurent entendre fort bien le *jeu* de la bascule ; ils se *haussoient*, ils se *baissoient* avec un art merveilleux ; & quoiqu'il fallût beaucoup travailler des jambes, le Prélat n'y alloit point comme un boiteux. Une troupe de *Banquiers* & de *Capitalistes* les regardoient *jouer* avec un avide intérêt. Lorsqu'un des *joueurs* *s'élevoit*, nous remarquâmes qu'il paroissoit tout *doré* ; apparemment que lorsqu'il étoit parvenu à cette hauteur, les rayons du soleil frappoient sur lui sans être interceptés par le brouillard ; car lorsqu'il *baissoit*, il reprenoit une couleur plus terne. Ce *jeu* nous auroit paru beaucoup plus intéressant à observer, si nous n'avions vu avec peine que le champ dans lequel ces MM. s'étoient malheureusement établis, après avoir annoncé une précieuse récolte, avoit cependant été tellement *foulé* par les *joueurs*, qu'il n'offroit plus que l'aspect de la *ruine* & de la stérilité.

Nous avancions vers le terme de notre

voyage; c'étoit moins encore le brouillard qui avoit ralenti notre curiofité que le peu d'importance des objets qui fe préfentoient à notre vue. Les deux routes étoient couvertes de ces enfans *jockeys* qui tous les jours vont dans quelque *Club* prendre une opinion & dans leur écurie fe livrer à leurs plus férieufes occupations. Nous vimes encore cette foule de Députés braillards ou taciturnes qui voyageoient fur leur derriere, & dont l'Hiftoire ne recueillira les noms, que lorfqu'on voudra calculer l'influence d'un cul-de-jate fur une Conftitution.

Nous apperçûmes enfin ce Temple brillant de lumiere. Avec quel empreffement nous nous précipitâmes vers la porte! Nous nous préfentions avec d'autant plus de confiance que nous n'avions pas pris à l'*Hôtel-de-Ville* & au *Comité des Recherches* de ces paffeports avec lefquels on ne paffe point; nous ne redoutions pas l'interrogatoire d'un Sergent, & l'inquifition d'une Municipalité.

Un Guerrier à nous fe préfente
D'un air aimable & complaifant;
Sa diction pure & faillante
Ajoute encore au compliment,
Qu'une beauté fage & touchante
Obtient de tout Soldat galant.

Une maniere nonchalante
Charme dans ſon comportement ;
Et de ſa cravatte pendante
On peut tirer cet argument,
Que, ſi ſa main eſt négligente
En recherchant quelqu'ornement,
La nature plus prévoyante
A pris ſur elle uniquement
Le ſoin d'orner ſon ame ardente ;
En uniſſant au ſentiment
L'art d'une méthode ſavante

Frappé de mille traits de reſſemblance, je crus reconnoître dans ce Guerrier un des plus illuſtres défenſeurs de l'honneur & du Trône. Je réclamai avec confiance les bons offices de *Cazalès*. Il me répondit en ſouriant : votre erreur n'a rien qui m'étonne. Quand je voyage ſur la terre, je me montre aux hommes ſous le nom de *Cazalès*, mais ici je m'appelle *la Loyauté*.

Il accueillit avec tranſport la *Simplicité* qui nous ſervoit de guide, & nous fumes introduits promptement dans l'intérieur du Temple.

Deux ſentimens partagerent nos ames, le reſpect pour la Divinité qui l'habite, & l'étonnement du petit nombre d'hommes qui parviennent à pénétrer dans cette enceinte.

*Mounier* & *Lally* offroient en ce moment un ſacrifice à la Divinité. *Lally* immoloit ſur l'Autel de la *Vérité* l'enthouſiame qui long-tems avoit aveuglé ſon génie. Le ſage *Mounier* offroit une victime expiatoire pour le découragement dont il avoit laiſſé frapper ſon ame à la vue des crimes dont il étoit entouré.

*Bergaſſe* qui les accompagnoit, parcouroit d'un œil ferme & aſſuré les beautés du Temple, & en les admirant toutes n'étoit étonné d'aucune.

La France en pleurs s'attachoit ſur leurs pas,
Leur montroit de ſon ſein la ſanglante bleſſure,
Cherchant encor près d'eux une main ſage & pure
Qui put la dérober aux horreurs du trépas.

Nous nous approchâmes de la Divinité qui nous reçut avec bonté. Elle daigna nous entretenir quelques momens, & nous faire connoître les perſonnages les plus importans qu'elle avoit admis dans ſon Temple. Elle nous fit remarquer l'Abbé Maury. Il étoit appuyé ſur la palme de l'éloquence & contemploit avec ſérénité les poignards dont il étoit entouré & les couronnes qui l'attendent. *Cicéron* & *Demoſtene* l'entretenoient avec intérêt; ils lui demanderent comment, né dans un Gouvernement

monarchique, il ſe trouvoit à la premiere Aſſemblée de la Nation, doué d'un talent oratoire qui ne ſe forme jamais dans les Républiques mêmes que dans le tems d'orages & de convulſions.

La *Vérité* ſe plaignit à nous & nous dit: cet Orateur n'a jamais employé aſſez d'art pour me faire valoir; parlant à des hommes corrompus, il ne devoit pas effaroucher leur eſprit & revolter leur amour propre en me préſentant toute nue.

*Pauline* fut étonnée de cette réflexion de la part de la Divinité, & comme elle n'étoit pas venue dans le Temple de la *Vérité* pour déguiſer ſes opinions, elle lui répondit avec énergie.

Pour quoi maſquer ſon caractere?
Lorſque Phœbus veut ſur la terre
Murir les fruits & jaunir les guerets,
Le voit-on par de vains apprêts
Purger les cieux de tout nuage,
Et par la crainte d'un orage
Tromper l'eſpoir du Laboureur
En le privant de ſa chaleur?
Non, c'eſt aux feux brûlans de l'ame
Que doit s'allumer le flambeau,
Dont un puiſſant génie enflame
Les traits frappans de ſon tableau.

Placez vos eſprits froids dans une Accademie ;
L'homme ſans paſſions fût toujours ſans génie.

La *Vérité* ne répondit que par un ſoupir, & fit remarquer à *Pauline* tous les avantages du menſonge qui ſe préſentoit toujours aux hommes avec ſuccès ſans précautions, lorſque le vrai a beſoin des reſſources de l'art même pour ſe faire écouter.

Pendant cette petite diſcuſſion entre la Dinité & *Pauline*, il ſe fit dans le Temple un très-grand mouvement, & bientôt nous fûmes inſtruits que c'étoit le bon Roi *Louis XVI* qui arrivoit : à cette nouvelle *Louis XIV* leva la tête d'un air grave & fier ; le brave *Henri* qui folâtroit dans un coin avec *Gabrielle*, verſa des larmes d'attendriſſement, & puis releva ſa barbe griſe d'un air à faire trembler tous les *Jacobins*.

Il ſe forma bientôt autour de ces deux Princes un groupe conſidérable des Héros de ces deux ſiecles qui vouloient voir la Cour de *France*. On entendoit au milieu d'eux la voix d'*Henri*, qui répétoit avec délice : *C'eſt ainſi que ma brave Nobleſſe m'entourroit les jours de combat*.

Comme tous ces Gentilshommes avoient conſervé *les mœurs chevalereſques*, dès qu'ils apper-

çurent *Pauline*, ils s'empresserent de lui offrir une place au premier rang. Henri IV voulut l'avoir à son côté. *Gabrielle* fut un moment jalouse, mais je ne fus jamais inquiet ; je connoissois trop bien *Pauline*, & je savois qu'elle *répondroit au Roi Henri : J'aime mieux mon Ami, au gué! J'aime mieux mon Ami!*

Enfin parut un grand nombre d'hommes qui précédoient le bon Roi dans sa marche. On se pressoit autour de lui sans aucun ordre, car il n'existe plus de véritable rang que dans les degrés de fidélité ou d'amour. Je vous vis tous François fideles,

Dont les noms chéris de la gloire
Seront au Temple de Mémoire
A jamais conservés.
Envain du noir fiel de l'envie,
Des poisons de la calomnie
Vous êtes abreuvés.
Le Sage, ami de la Décence,
En s'opposant à la Licence,
Sert mieux la Liberté,
Que ne le fait cette démence
Et les Discours pleins de jactance
D'un cinique effronté.
Soyez l'appui de la couronne;
Et si l'on renverse le Trône,
Calmez vos généreux esprits,

Vos noms feront toujours écrits
Sur fes nobles & grands débris.

Comme tout ces grands hommes étoient empreffés à chercher leurs defcendans parmi les Amis du Roi! le Maréchal de *Turenne* fut le premier à s'appercevoir de l'abfence du *Duc de Boullion* : on lui apprit alors qu'il étoit occupé à donner des fêtes au Maire d'*Evreux*.

Le Duc de la *Rochefoucauld*, *l'Homme aux Penfées*, cherchoit en vain fes parens. J'avois, dit-il, au moins autant d'efprit que mes enfans;

*J'ai fait la guerre aux Rois, je l'euffe faite aux Dieux* ;
Je combattois alors, morbleu! pour de beaux yeux,
Et n'eus jamais voulu facrifier ma vie
Pour faire triompher l'ardente *Avocatie*.

Le célebre Maréchal de *Boufflers* tréfaillit de joie en voyant paffer fon Chevalier. Le Comte de *Gammont*, *Hamilton* & *Chaulieu* le careffoient avec ivreffe.

D'une façon badine
Chacun d'eux le lutine;
Mais celui-ci s'obftine
A courtifer *Pauline*,
Dont la grace enfantine
Lui rappelloit *Aline*.

*Bayard* en voyant paſſer un Gentilhomme s'élance vers lui ; & le ſerrant dans ſes bras, lui dit ;

Honneur du Dauphiné, brave & ſage *Virieu*,
Pour retracer *Bayard* au ſein de ſa Patrie ;
Tu ſauras en dépit de la Philoſophie
Servir ton Roi, les Français & ton Dieu.

Les Connétables furent ſur le point de briſer leur épée, en voyant avancer les *Mont-Morency*, qui avoient couvert leur écuſſon d'un crêpe noir ; mais quand ils ſurent de quoi il étoit queſtion, ils ſe conſolerent bientôt.

Le vieux Maréchal de *Biron* répétoit avec douleur : mais *vraiment*, je ne conçois pas que mes Gardes-Françaiſes & mon neveu ne ſoient pas là : où s'eſt donc enfoui cet eſprit aimable ? Que ſont devenus ces ſentimens chevalereſques ? La Nature ne s'eſt donc montrée prodigue, que pour enrichir un Avare, ou plutôt la pudeur empêche-t-elle de développer des talens en faveur d'un Parti que l'on rougit de ſervir.

Quand l'Evêque de *Clermont* parut, *Boſſuet* l'accueillit avec diſtinction, & tous ces Preux Chevaliers qui toujours ont ſu honorer la Re-

ligion & le courage, ſe proſternerent avec reſpect.

Le grand *Condé* fut au-devant de ſon petit-fils, & lui remit avec confiance le bâton de Commandant qu'il avoit arraché à la victoire au milieu des paliſſades fumantes de *Fribourg*.

Et vous auſſi, jeune *Philippe*, vous précédiez le Roi votre frere.

De quels vifs applaudiſſemens
Vous accueillit cette Nobleſſe !
Si ſes plus tendres ſentimens
Ont pu charmer votre jeuneſſe,
Les généreux tranſports que peut ſentir un cœur
Vous aſſurent un prix fait pour votre ſageſſe.
Hélas ! les jours de la détreſſe
Sont une école de grandeur.
D'un Peuple détrompé vous connoîtrez l'ivreſſe.
Quand de ſa confiance il ſentira l'abus,
Son premier mouvement d'équité, d'allégreſſe,
Sera de rendre hommage à toutes vos vertus.
Il ſaura que, joignant la douceur à la grace,
Vous fûtes un appui pour tous les malheureux.
Que chez vous un bienfait ne laiſſe d'autre trace
Qu'un deſir plus ardent de faire des heureux.

Enfin, la *Vérité* deſcendit quelques marches de l'Autel pour recevoir la Reine, qui d'un air majeſtueux & bon traverſoit la foule de ſes ſujets fideles.

A tous les bons Français, combien la Reine eſt chere!
Ils alloient à l'inſtant tomber à ſes genoux.
Mais pouvoient-ils être jaloux
Qu'elle ſe détournât pour embraſſer ſa mere ?

*Marie-Thereſe* reçut ſa fille avec ce ſentiment de tendreſſe & de fierté que doivent éprouver les Héros quand ils revoyent des enfans qui ſavent imiter leurs grandes qualités.

Ma fille, lui dit-elle, en ornant ton enfance
Des plus douces vertus, de grace & de beauté,
Je croyois avoir fait pour la Reine de France,
Ce que pour être heureux un Peuple eût ſouhaité.
Pouvois-je, hélas! prévoir qu'un généreux courage
Deviendroit néceſſaire aux jours de mon enfant!
Ah! grace au Dieu puiſſant, tu ſus en faire uſage
Pour te montrer encor plus digne de mon ſang.
Les Rois doivent braver les poiſons de l'envie.
J'entends juſqu'en ces lieux l'horrible calomnie;
Elle s'agite en vain, & ſon attrocité
Ne ſait te reprocher qu'un excès de bonté.
Tu peux avec honneur oppoſer à l'envie
Cette approbation que te donne *Marie*.

Tout le monde écoutoit cette converſation dans un reſpectueux ſilence; mais le bon *Henri* ne put reſter plus longt-tems tranquille. *Ventre ſaint-gris*, dit-il, Madame, ſi un ſentiment vil pouvoit entrer dans l'ame d'un Béarnois, je

ferois jaloux de votre gloire ; permettez au moins qu'au nom de tous les vrais Soldats François, je baife avec refpect la plus belle main de l'univers. Ce Roi brave & gallant avoit un tel feu dans les yeux, & mit tant de vivacité dans fon action, qu'il fut impoffible de reconnoître s'il rendoit cet hommage au courage ou à la beauté.

*Henri* fembla recueillir fur cette main royale un feu nouveau : *ventre faint-gris*, il n'exifte donc plus de Français, puifqu'une Reine jeune & belle s'eft vue abandonnée feule à la fureur des Brigands. De mon tems, nous nous ferions tous fait hacher pour venger l'infulte faite à la derniere des femmes.

La Reine écoutoit avec un fourire aimable cette boutade du brave *Henri*, & lui répondit avec douceur. Vous faites tort au courage & à la loyauté françoife. Je pouvois d'un feul regard armer un million de bras pour ma défenfe. Mais j'avois auffi mon courage, & perfuadée que je pouvois à cette époque racheter la paix au prix de mon fang, je réfolus de m'immoler fur l'Autel de la Patrie.

*Marie-Thérefe* ferra fa fille dans fes bras en pleurant d'attendriffement ; tous les François pouflerent un cri de fureur, & *Henri* fe

retournant avec indignation s'écria : puiſque cette femme héroïque a trouvé des aſſaſſins, je ne dois pas m'étonner d'avoir rencontré un *Ravaillac* !

L'arrivée du Roi interrompit cette converſation. Il avoit l'air triſte, mais calme ; & jamais rien n'eut plus que ſes vertus & ſes malheurs le droit de paroître dans le Temple de la *Vérité*.

Tous ces Princes étoient inſtruits de ſes infortunes ; ils étoient trop ſenſibles à ſes peines pour ne pas l'en entretenir. *Henri* fut le premier à lui dire : *ventre ſaint-gris*, mon fils, quand j'aſſemblai mes Notables à Rouen, je ne quittai pas mon épée. Je m'étois pénétré de cette vérité, qu'un Roi qui aime vraiment ſon Peuple doit toujours prêter l'oreille aux conſeils des ſages de la Nation, mais qu'il doit garder ſon épée pour réprimer les funeſtes projets des factieux. L'expérience, répondit le Roi, ne m'a que trop appris à admirer votre ſageſſe. Mais vous pouviez gouverner vos Etats en Roi Guerrier, mon ſiecle ne me permettoit de régir mon Empire qu'en Roi Philoſophe. Preſſé par mon amour pour mes Peuples, j'appellai ſucceſſivement auprès de ma perſonne tous ceux qui me parurent briller par leurs ta-

tens dans l'adminiftration, & je vis tour-à-tour mes choix cenfurés par l'opinion publique. Je repris enfin celui que la voix du Peuple fembloit me propofer, & croyant me donner un premier Miniftre, je n'ai fait qu'élever un Chef de Parti. Il faut l'avouer; fon ame ne s'eft point trouvée à la mefure de celle de fes complices; après leur avoir ouvert l'arene, il n'a pas ofé les fuivre jufqu'à la fin de la carriere. Il eft aujourd'hui lui-même victime de fes projets; mais fon ambition l'a réndu moins malheureux que je ne le fuis devenu par ma bonté.

La *Vérité* touchée du Difcours de ce bon Roi, lui adeffa ces mots :

*Louis*, à tes malheurs tout mortel eft fenfible.
Tu voulus aux François donner la Liberté.
Les bornes qu'établit la fage Antiquité,
Ne furent plus pour eux qu'un joug dur & pénible;
Dans l'Empire dès-lors rien ne fut refpecté.
On fe crut libre en France au fein de la licence,
Et l'on prit pour fageffe un excès de démence.
Mais ce Peuple aujourd'hui par fes maux éclairé,
Sans renoncer au droit qu'il a de vivre libre,
Defire de le voir par fon Roi modéré.
Je ne te parle point de ces hommes qu'enivre
La fureur du pillage; efpoir des Factieux,
Ils doivent fans danger difparoître à tes yeux,

Quand ton Peuple chéri redevenu plus ſage,
A l'homme exagéré, refuſe ſon ſuffrage.
Ne ferme point l'oreille aux cris des bons François.
Faudra-t-il de leurs maux te retracer l'excès?
Vois-tu de tous côtés les traits de la miſere,
Frapper les malheureux dont *Louis* eſt le pere?
Le Commerce languit; l'Ouvrier ſans ſecours
Du travail de ſes mains n'entretient plus ſes jours.
Le crime eſt impuni; les pleurs de l'innocence
Aux Tribunaux détruits redemandent vengeance.
On plaide envain les droits de la propriété;
Le paiſible Habitant n'a plus de ſûreté.
Par de perfides coups on ſappe la Morale:
Il n'eſt de droits ſacrés que ceux de la cabale.
L'intriguant par ſon art appelle tout à lui;
Et la vertu modeſte eſt par-tout ſans appui.
Au dehors l'ennemi menace les frontieres.
As-tu pour l'arrêter de puiſſantes barrieres?
Le Tréſor eſt ſans fonds; l'Armée eſt ſans Soldats;
La France eſt le jouet de tous les Potentats.
De quelques Factieux voilà pourtant l'ouvrage!
Des droits qu'on t'a donnés faits un plus noble uſage.
Les eſprits ſont changés; la France veut un Roi
Qui faſſe avec vigueur exécuter la Loi.
Pour ton Peuple défend les droits de ta Couronne.
Tout eſprit éclairé, ſur les marches du Trône,
Verra toujours l'Autel de notre Liberté.
Son appui le plus ſûr eſt dans la fermeté,
Avec laquelle un Roi déconcerte l'intrigue,
Et fait à la licence oppoſer une digue.
De lâches Courtiſans par l'aſpect des poignards
Chechent à t'éffrayer. Ah! ſonge à la Patrie!

Lorſque tant de François lui conſacrent leur vie,
Le Scêptre doit auſſi t'offrir quelques haſards.
Mais éleve ton front, raſſeois-toi ſur ton Trône,
Et tu verras alors, malgré les ſcelerats,
Que la Liberté fait, ſans dangers, ſans éclats,
Voltiger ſon *Bonnet* autour de la Couronne.
Du reſpect pour les Loix naquit l'autotité
Dont la France au Monarque a confié l'uſage;
Et lorſqu'un intrigant malgré lui la partage,
C'eſt l'ennemi du Peuple & de la Liberté.
Sans crainte il faut ſavoir défendre ta puiſſance.
Repouſſe loin de toi les traitres courtiſans;
Accueille avec égard tes zélés partiſans;
Entretiens avec ſoin cette ſage balance
Qui fait la Liberté. Mais ſur tout ſouviens-toi
Qu'il faut ſavoir être homme afin d'être un grand Roi.

Le Diſcours de la *Vérité* fit frémir la *Licence* qui voltige ſans ceſſe autour du Temple, ſans jamais pouvoir y pénétrer. Elle voulut combatre l'effet qu'il pouvoit produire en faiſant entendre la voix du *Menſonge*; mais perſonne ne lui prêta l'oreille. *Pauline* qui ſe voyoit au terme de ſon voyage, écrivit ſur ſes tablettes les principaux traits de ce Diſcours, perſuadée qu'elle ne pouvoit rapporter rien de plus utile à ſa Patrie, que des vérités propres à rétablir la paix & l'ordre dans l'Empire. En ſortant du Temple, elle fut huée par la Populace, & cette petite humiliation ( ſi c'en eſt une ) coûta

aux *Jacobins* une vaingtaine d'écus. Rentrée chez elle dans Paris, elle voulut pour ſe délaſſer de ſes fatigues changer de linge; cette opération que la Liberté Françoiſe a rendu très-dangereuſe, lui a coûté cher. Elle a oublié ſes tablettes dans ſes poches. Sa blanchiſſeuſe, bonne Patriote, les a portées au Comité des Recherches; car une des premieres vertus de la Liberté eſt de faire de tous les Citoyens des dénonciateurs. Le reſpectable Comité qui, ſous les auſpices de l'honnête *Sillery*, *veille nuit & jour ſur notre bonheur*, envoya au nom de la Liberté forcer la maiſon de *Pauline*. On l'enleve au milieu des tenebres de la nuit, & la pauvre *Pauline* tremblante & ſans appui,

*Dans le ſimple appareil*
*D'une Beauté qu'on vient d'arracher au ſommeil*,

ſe trouve tout-à-coup tranſportée au milieu des nouveaux potentats qui depuis quinze mois gouvernent deſpotiquement la France. Avec quel art le grand Général de l'Armée Pariſienne & ces grands Inquiſiteurs, chercherent à obtenir la permiſſion de fouiller dans les poches de ma *Pauline*.

Quels affreux ſecrets découvroit *Sillery* dans cette triſte nuit! Les expreſſions d'un ſentiment

pur & délicat le firent reculer d'horreur. Sur tous ſes papiers, ma *Pauline* recevoit l'hommage qu'on rend avec délice à la vertu aimable ; ſouvent un badinage léger égayoit de ſes traits piquans les ſcenes ridicules que nous offrent de tems en tems nos théoriques Législateurs, quelquefois nous gémiſſions comme de véritables *Ariſtocrates* ſur les horreurs, les injuſtices, les brigandages, dont nous voyons tant d'honnêtes Citoyens être les victimes. Tremblez, Français, s'écria Sillery dans ſon enthouſiaſme patriotique ! Les honnêtes gens conſpirent contre nous ! De ce moment ma pauvre *Pauline*, qui n'a jamais fait trembler que l'Amour, devint un objet de terreur pour les plus zélés Révolutionnaires.

Français ! voilà notre liberté. A qui pourrois je demander juſtice des violences qu'a éprouvées *Pauline* ? Et vous déclamez contre l'ancienne Police ! Nous en avons tout l'eſpionage : nous n'avons perdu que la ſûreté qu'elle nous procuroit.

F I N.